

Durabilité

BIBLIOTHÈQUES ET DÉCROISSANCE. PREMIÈRE APPROCHE.

PAR EDGARDO CIVALLERO

La décroissance n'est plus une option : poursuivre une croissance illimitée dans une biosphère limitée n'est pas tenable. L'article aborde les liens et compatibilités que l'on peut établir entre écologie durable et missions des bibliothèques.

DÉFINITIONS

Giacomo D'Alisa, Federico Demaria et Giorgos Kallis, qui ont dirigé *Degrowth: A vocabulary for a new era* (2015), l'un des premiers livres en anglais à rassembler et disséminer des concepts sur le sujet, et toujours une référence internationale (ils travaillaient alors tous à l'Autonomous University de Barcelone, en Espagne, et font aujourd'hui figure d'autorité dans ce champ de recherche) ont défini la « décroissance » comme « un rejet de l'illusion de la croissance, et un appel à repolitiser le débat public colonisé par l'idiome de l'économisme. C'est un projet militant pour une réduction de la production et de la consommation menée démocratiquement, avec pour but l'accomplissement de la justice sociale et de la durabilité écologique ».

La décroissance est un mouvement social et un courant de pensée principalement ancré dans l'écologie, l'anti-capitalisme et l'anti-consumérisme, mais aussi dans le féminisme et le décolonialisme. Car, comme le sociologue portugais Boaventura de Sousa Santos l'a exprimé à plusieurs reprises dans son modèle *Épistémologies du Sud*, la résistance contre la domination ne peut être fragmentée¹.

Fondamentalement, la décroissance identifie les limites biophysiques de la Terre (identifiées, entre autres, par Kenneth E. Boulding dans *The Economics of the Coming Spaceship Earth*, 1966) et reconnaît que ces limites ont déjà été dépassées, causant l'épuisement des ressources naturelles vitales pour toute la biosphère, et



The rise and future of the degrowth movement (La naissance et le future du mouvement de la décroissance).

The Ecologist

La décroissance est un mouvement social et un courant de pensée principalement ancré dans l'écologie, l'anti-capitalisme et l'anti-consumérisme, mais aussi dans le féminisme et le décolonialisme

l'altération des schémas naturels mondiaux (incluant le changement climatique), allant de pair avec un appauvrissement prévisible des écosystèmes, un déclin inquiétant de la biodiversité (de nombreux auteurs parlent d'une nouvelle vague d'extinctions), et en

somme, une ère nommée *Anthropocène*, qui n'est rien de moins que le résultat de l'activité humaine d'exploitation incontrôlée. La décroissance établit le besoin urgent de réduire drastiquement les niveaux de production et de consommation, ou leur échelle, car ils sont identifiés comme les causes principales derrière tous les problèmes environnementaux actuels, ainsi que la plupart des inégalités sociales.

Le mouvement critique violemment la croissance économique en tant que principal objectif social des sociétés modernes. Il propose une nouvelle direction, menant à réduire l'utilisation des ressources naturelles et à vivre différemment. Ce dernier changement est essentiel dans le discours

¹ CIVARELLO, Edgardo. « Apuntes sobre bibliotecas y Epistemologías del Sur ». *Bibliotecario*, 30/06/2020. <https://tinyurl.com/y6lq5exw>

sur la décroissance, et s'exprime dans des termes comme « plus petit », « simplicité », « attention », et, plus récemment, « les Communs ». La décroissance ne consiste pas à faire moins de la même chose, mais plutôt à changer radicalement le cours des sociétés humaines et à parvenir à une nouvelle structure avec des fonctions, des valeurs et des buts différents.

Dans une société décroissante, tout est différent, des activités aux usages de l'énergie, en passant par les interactions : de nouveaux rôles à jouer, une nouvelle répartition du temps de travail rémunéré et non-rémunéré, des relations humaines différentes².

La décroissance n'implique pas une réduction du bien-être, comme certaines voix critiques le conçoivent. Au contraire, une diminution de la consommation créerait des opportunités pour un mode de vie non-consumériste, bien plus sain et équilibré à tous les niveaux³. Entre autres résultats, un tel changement stopperait le néocolonialisme du « monde développé » et l'usage massif des ressources destiné à maintenir des modes de vie urbains « modernes », aux dépens des pays en voie de développement.

Une diminution de la consommation créerait des opportunités pour un mode de vie non-consumériste, bien plus sain et équilibré à tous les niveaux

CONTEXTE HISTORIQUE

C'est en 1972 que le terme « décroissance » a été utilisé pour la première fois, inventé par le philosophe social austro-français André Gorz (Gerhart Hirsch). Au cours d'un débat public organisé à Paris par le Club du Nouvel Observateur (Buzzi, 2020), il a posé une question qui allait bientôt définir tout un mouvement : « L'équilibre de la Terre est-il

² Alisa, Demaria & Kallis, 2015.

³ Un exemple est le mouvement dit du minimalisme, porté par des personnalités comme James Wallman (auteur de *Stuffocation*), Leo Babaura (*The Power of Less*) ou Marie Kondo (*The Magic of Order*).

compatible avec la survie du système capitaliste dans la mesure où aucune croissance (ou même décroissance) de la production matérielle est une condition nécessaire ? ».

D'autres auteurs français ont adopté et utilisé le mot, pour commenter spécifiquement le premier Rapport du Club de Rome, intitulé *The Limits to Growth* (Les limites de la croissance), également publié en 1972. En 1980, inspiré par Georgescu-Roegen, Gorz a repris l'expression qu'il avait créée et a publiquement pris position pour la décroissance dans *Ecology as Politics*, devenant par la même occasion un précurseur de l'écologie politique.

Au cours des années 1980 et 1990, l'intérêt pour cette idée a diminué, puis est revenu en 2001, lorsque Bruno Clémentin et Vincent Cheynet ont proposé le terme de « décroissance durable ». En 2002, le débat public a été relancé en France avec la publication d'un dossier de la revue *Silence* consacré à la décroissance⁴.

Si durant la première phase, dans les années 1970, l'attention portait sur les limites des ressources, à partir de 2001, elle s'est déplacée sur la critique du concept « développement durable ». L'anthropologue économiste Serge Latouche a considéré que cette idée était un oxymore, allumant la flamme d'un mouvement social qu'il a dirigé pendant de longues années. En 2002, le colloque *Défaire le développement, refaire*

⁴ Le premier des rapports du "Club of Rome" avait été commandé par le Massachusetts Institute of Technology (MIT), financé par la Volkswagen Foundation, et coordonné par Donella H. Meadows. Les auteurs avaient utilisé un modèle de simulation informatique pour analyser les interactions de cinq variables (population mondiale, industrialisation, pollution, production alimentaire et épuisement des ressources) selon trois scénarii. Deux de ces scénarii débouchaient sur un effondrement total. En dépit de la critique, le rapport a mis à l'ordre du jour international l'idée que la croissance ne peut pas être infinie sur une planète dont le volume de ressources est épuisé.

⁵ Il s'agissait du deuxième dossier dédié à ce sujet par *Silence* (n°280, février, <https://www.revuesilence.net/numeros/280-La-decroissance/>). Le premier, publié en 1995, contenait la préface de Grinevald et Rens *La décroissance : entropie, écologie, économie* (la deuxième édition de la traduction de Georgescu-Roegen, publiée à Paris par Sang de la Terre) qui ne fut alors guère remarqué.

Le mouvement s'est propagé de France à l'Italie (2004, sous l'appellation *decrescita*) ainsi qu'à la Catalogne et au reste de l'Espagne (en 2006, sous les appellations *decreixement* et *decrecimiento*)

le monde, organisé par La Ligne d'Horizon, l'UNESCO et *Le Monde Diplomatique*, s'est tenu à Paris, marquant l'alliance de Clémentin, Cheynet et d'autres penseurs lyonnais avec Latouche et le reste de la communauté post-développement. L'Institut pour les Études économiques et sociales sur le développement durable a été créé cette année-là. Et en 2003, il organisait sa première rencontre internationale sur le sujet, tandis qu'était publié le livre *Objectif décroissance*, dont l'influence allait être forte par la suite.

Le mouvement s'est propagé de France à l'Italie (2004, sous l'appellation *decrescita*) ainsi qu'à la Catalogne et au reste de l'Espagne (en 2006, sous les appellations *decreixement* et *decrecimiento*). Le magazine *La Décroissance*, dédié à ceux que ses éditeurs appellent les « objecteurs de croissance », paraît depuis mars 2004. En 2007, l'environnementaliste néerlandais François Schneider (qui a entrepris un long tour de France à dos d'âne en 2004 pour parler de décroissance) a fondé une association universitaire, *Research & Degrowth*, et lancé des rencontres internationales, dont la première s'est déroulée à Paris en 2008. Les conférences *Research & Degrowth* ont, depuis, lieu tous les deux ans⁶. Depuis 2004, de nombreux livres devenant des références pour les actions et débats du

⁶ La conférence de 2014, qui s'est déroulée à Leipzig, a été introduite par une intervention de Naomi Klein, qui venait de publier *This Changes Everything : Capitalism vs the Climate*.





mouvement ont été publiés en français⁷.

Un retour sur la littérature universitaire en anglais consacrée à la décroissance montre une évolution de l'objet d'étude, le sens des discussions internationales et les complexités du sujet. Jusqu'en 2010, les textes étaient principalement explicatifs; une approche de ce qu'est la décroissance⁸. Un article en particulier proposait même de réduire le nombre de conférences scientifiques afin de promouvoir la décroissance économique⁹.

En 2011, si l'on suit cette bibliographie, un débat houleux a débuté, qui s'est poursuivi pendant plusieurs années¹⁰. Certaines voix plaidaient pour une « a-croissance »¹¹ tandis que d'autres retrouvaient des idées similaires au sein des peuples autochtones d'Amérique latine, comme *sumaq kawsay*¹². La décroissance durable était aussi au cœur des discussions¹³. L'année suivante, l'attention semble s'être davantage tournée vers l'aspect économique du concept¹⁴. En 2013, les aspects sociaux ont commencé à être explorés¹⁵ aussi bien que les aspects plus politiques¹⁶ et socio-économiques¹⁷. La simplicité volontaire a fait son entrée dans la littérature¹⁸ tout comme les inégalités raciales¹⁹. D'autres termes se sont ajoutés à ce débat mondial en 2014, incluant le *swaraj* écologique²⁰, la démonétisation²¹, les

Communs²², l'accroissement du bien-être²³, les éco-villages²⁴, ainsi que l'économie solidaire et l'éco-féminisme²⁵.

D'autres sujets ont émergé en 2015 : la santé, la propriété collective, les transitions, la décroissance socialement durable²⁶, le service écosystémique²⁷, la perspective du « *Simpler Way* »²⁸, ou la décroissance microéconomique²⁹; la plupart d'entre eux ont été abordés dans le numéro 10, spécial de *Sustainability Science*. En 2016, un numéro spécial du *Journal of Cleaner Production* a ajouté un sujet sensible à ce panorama : la technologie.

Les nombreux articles universitaires publiés sur la décroissance en 2017 ont élargi l'horizon en apportant une pléthore d'idées et termes divers, incluant l'éco-féminisme³⁰, la création de valeur collaborative³¹, la recherche sur l'activisme³², le pouvoir³³, la dématérialisation³⁴, le vivre-ensemble et le « care »³⁵ et, à nouveau, la technologie³⁶.

L'année suivante ont été publiées des analyses sur la nature du mouvement de la décroissance, et ses connotations

D'autres ont trouvé refuge dans une prétendue neutralité : une particularité auto-définie qui, apparemment, les garderait de prendre position sur les sujets autres que les activités strictement relatives aux bibliothèques

politiques³⁷, aidant à systématiser les expériences, identifier les écarts, et définir de nouvelles voies. Enfin, en 2019, la littérature s'est enrichie de nouvelles idées, incluant le changement politique³⁸, l'éducation³⁹, la justice climatique⁴⁰, la décolonisation⁴¹, la justice environnementale⁴², les « Premières nations »⁴³, la géographie⁴⁴, les mouvements du « Sud global »⁴⁵, et plus particulièrement le tourisme⁴⁶.

BIBLIOTHÈQUES ET DÉCROISSANCE

Face à une crise environnementale indéniable, la première réaction de nombreuses bibliothèques au niveau international a été de « passer au vert », en adhérant à de nombreux slogans écologiques, comme le recyclage, la gestion des déchets et la durabilité. Certaines ont même proposé des collections spéciales pour encourager le développement durable.

Toutefois, d'autres ont trouvé refuge dans

7 Cette bibliographie inclut, parmi d'autres, les travaux de Latouche (2004, 2006, 2007, 2009), Ariès (2005), Beson-Girard (2005), Guibert & Latouche (2006), Tertrais (2006), Ridoux (2006), Benoist (2007), Mylondo (2007), Cheynet (2008), Lavignotte (2008), et Latouche & Harpagès (2010).

8 Par exemple : Baykan 2007 ; Fournier 2008 ; Van Griethuysen 2010.

9 Hervé, 2008.

10 Kallis, 2011 ; Muraca, 2012 ; ou le numéro 23 spécial de *Capitalism, Nature, Socialism* en 2012.

11 Van den Bergh, 2011 ; Van den Bergh & Kallis, 2012.

12 Thomson, 2011.

13 Schneider, Martínez-Alier & Kallis, 2011.

14 Alexander, 2012 ; Martínez-Alier, 2012 ; ou le numéro 84 de *Ecological Economics* en 2012.

15 d'Alisa, Demaria & Cattaneo, 2013 ; ou le numéro 2 spécial de *Environmental Values* en 2013.

16 Murphy, 2013.

17 Andreani & Galmarini, 2013 ; Johansova, Crabtree & Franková, 2013.

18 Alexander, 2013.

19 Gilmore, 2013.

20 Kothari, Demair & Acosta, 2014.

21 Exner, 2014.

22 Jakob & Edenhofer, 2014.

23 Andreani & Galmarini, 2014.

24 Xue, 2014.

25 Bauhardt, 2014.

26 Asara *et al.*, 2015.

27 Muniz & Cruz, 2015.

28 Trainer, 2015.

29 Bloemmen *et al.*, 2015.

30 Pérez Prieto & Domínguez Serrano, 2017.

31 Hankammer & Kleer, 2017.

32 Demmer & Hummel, 2017.

33 Paulson, 2017.

34 Kallis, 2017.

35 Dengler & Strunk, 2017 ; Jarvis, 2017 ; Koch, Buch-Hansen & Fritz, 2017.

36 García, Jerónimo & Carvalho, 2017 ; Zoelick & Bisht, 2017.

37 Chiengkul, 2018 ; Eversberg & Schmeizer, 2018 ; Findy, 2018 ; Gunderson, 2018 ; Neyra, 2018 ; Pesch, 2018 ; Strunz & Bartkowski, 2018.

38 Heikkurinen, Lazanoska & Tosi, 2019.

39 Kaufmann, Sanders & Wortmann, 2019.

40 Perkins, 2019.

41 Nirmal & Racheleau, 2019.

42 Akbulut *et al.*, 2019 ; Singh, 2019.

43 Frost, 2019.

44 Demaria, Kallis & Bakker, 2019.

45 Dengler & Seebacher, 2019 ; Rodriguez Labajos, 2019.

46 Fletcher *et al.*, 2019 ; Gascón, 2019 ; Milano, Novelli & Cheer, 2019.

une prétendue *neutralité* : une particularité auto-définie qui, apparemment, les garderait de prendre position sur les sujets autres que les activités strictement relatives aux bibliothèques⁴⁷. Néanmoins, détourner le regard et conserver une position neutre ne protégera pas les bibliothèques des conséquences de l'effondrement écologique global. Dans un premier texte sur les bibliothèques, la durabilité et la décroissance⁴⁸, j'ai souligné, aux côtés d'une critique des paradigmes *verts* et *durables* : « Les avancées technologiques, les glorieuses structures, les systèmes d'excellence seront inutiles dans un monde qui s'effondre. Les bibliothèques seront frappées aussi durement par les changements et les crises qui affectent la planète et ses habitants, à l'instar de n'importe quelle autre institution ou n'importe quel autre collectif ou groupe humain. » (p. 34).

Les actions basées sur des slogans sont généralement *court-termistes*, et les « bibliothèques vertes » se trouvent prises au piège de leur propre discours, tentant de gérer leurs contradictions intrinsèques (si de telles contradictions étaient ne seraient-ce qu'identifiées) lorsqu'elles défendent la durabilité tout en travaillant dans une économie intensive basée sur la technologie et la culture : un marché mondial, où la connaissance et l'information se sont transformées en biens de consommation.

Même si la consommation de biens culturels semble être un processus immatériel, où de nombreux éléments sont numériques et ne semblent pas impliquer l'extraction, l'usage, l'élimination ou le gaspillage de trop nombreuses ressources, cette perception est erronée. La technologie est en fait l'un des secteurs provoquant des ravages environnementaux majeurs à l'échelle mondiale : de l'extraction de minéraux à la destruction

⁴⁷ Sur la neutralité des bibliothèques et des bibliothécaires, voir Civallo (2012).

⁴⁸ Civallo, 2017.

de matériel technologique, et à l'obsolescence programmée, pour ne citer que des exemples d'actualité.

Curieusement, la technologie est aussi l'un des outils qui pourrait soutenir la décroissance, comme en atteste le nombre de débats animés à ce sujet ces dernières années.

Dans une économie basée sur la culture, outre la technologie, d'autres secteurs ont une utilisation sans discernement des ressources. Le marché du livre, par exemple, a connu une croissance exponentielle, avec des éditions au tirage limité mais continu, portées aussi par les éditeurs indépendants.

Le consumérisme culturel, basé de toute évidence sur les règles capitalistes, accentue le schéma d'acquisition perpétuelle et de renouvellement, tout comme le besoin de possession individuelle des biens. Ainsi, les livres, les films ou la musique qui pourraient être empruntés à la bibliothèque locale sont achetés et accumulés (parfois pour un usage unique), multipliant la dépense de ressources et donc le volume de déchets.

Il est temps pour les bibliothèques d'appréhender leur position à la fois dans un monde globalisé, affecté par des problèmes écologiques urgents, et dans une communauté particulière, où elles ont un rôle social à jouer, et une responsabilité à accomplir en tant que gestionnaires de la connaissance. En réalisant qu'elles font partie d'un réseau social, politique et culturel plus vaste (un

En réalisant qu'elles font partie d'un réseau social, politique et culturel plus vaste [...], et en comprenant les nombreux défis à relever [...] elles pourront être mieux préparées à devenir un lieu de résistance et d'activisme

réseau qui ne peut s'abstraire des limites et règles naturelles, et dont le destin est inévitablement lié à celui de la planète), et en comprenant les nombreux défis à relever (au-delà des Objectifs de Développement Durable, bien-intentionnés mais très discutables), elles pourront être mieux préparées à devenir un lieu de résistance et d'activisme, tout en continuant à jouer leur rôle traditionnel d'offrir à chacun les chances et les moyens d'apprendre et de s'informer ; rôle qui est, en fait, essentiel pour sensibiliser et supporter les projets et actions impulsés par la communauté.

Dans un second temps, les bibliothèques devraient analyser leurs structures pour identifier comment elles contribuent à l'appauvrissement des ressources, la production de déchets et, en général, à la consommation mondiale. Un tel processus peut être complexe, et même trompeur et délicat, car les sociétés modernes ont de grandes difficultés à percevoir leurs actions comme préjudiciables. Aussi, de nombreux facteurs problématiques dans les environnements des bibliothèques (par exemple la technologie, ou des composants de l'« économie culturelle » mentionnée ci-dessus) sont complexes à pointer comme des difficultés potentielles ou réelles.

Cet exercice d'autocritique peut aider les bibliothèques à mieux comprendre leurs relations au sein des réseaux mondiaux et locaux, et à réaliser comment elles font aussi partie (de manière active ou passive) d'un cycle international d'utilisation et de destruction.

Une troisième étape conduirait les bibliothèques à explorer la manière dont elles peuvent réduire leurs niveaux de consommation. Pour ce faire, l'innovation a un rôle important à jouer : innovation au sens de « nouvelles manières de résoudre des problèmes avec les moyens dont on dispose » et non d'« utilisation de nouvelles choses, parfois pour résoudre des problèmes », cette dernière définition étant l'approche la plus commune.

La limitation du recours à la technologie, des acquisitions de ressources physiques et numériques, et la consommation de biens culturels vont placer les bibliothèques





les bibliothèques peuvent endosser ce que Löwy (2002) nomme une « éthique écosocialiste » : sociale, égalitaire, solidaire, démocratique, radicale et responsable

dans une situation où de nouveaux usages innovants pour les ressources existantes, particulièrement locales, devraient être considérés.

Une compilation d'expériences internationales réussies concernant les bibliothèques et la décroissance serait dès lors utile : les projets et expériences antérieurs ou actuels sont généralement une excellente source d'inspiration, et permettent d'adapter des concepts, des outils et des méthodologies aux contextes locaux et régionaux. Malheureusement, il n'existe pas encore de tel recensement, bien que j'y travaille actuellement.

Élargir l'« attitude décroissante » au reste de la communauté des bibliothèques peut être une quatrième étape. Les bibliothèques peuvent diffuser du matériel bibliographique ou des documents librement accessibles sur des thématiques comme l'impossibilité de la croissance infinie dans un monde fini, les limites biophysiques, le changement climatique, le « *Peak everything* » (pic généralisé), l'agriculture urbaine ou la réduction de la consommation. Présenter ces informations dans un espace visible (virtuel ou réel), et maintenir ces contenus à jour et dynamiques indique clairement le positionnement et l'engagement institutionnels, et peut inspirer des individus, des groupes ou des institutions (comme des écoles, des collectivités et agences territoriales, des organisations culturelles, des brigades environnementales, des collectifs de jardinage urbain) à suivre la tendance.

Finalement, les bibliothèques peuvent endosser ce que Löwy (2002) nomme une « éthique écosocialiste » : sociale, égalitaire, solidaire, démocratique, radicale et responsable. En d'autres termes, les bibliothèques peuvent prendre position « sans aucune concession à des visions passives ou exagérément optimistes au regard des crises écologiques graves » (Aranda Sánchez, 2014).

DES CHEMINS VERS L'AVENIR

Pour les bibliothèques, il est temps d'aller au-delà des déclarations officielles et des discours politiquement corrects afin de devenir un refuge : un espace de résistance et de pensée critique, de débat et de réflexion, et d'action directe.

À moyen terme, les bibliothèques peuvent travailler à explorer de nouvelles possibilités contre le désespoir et la résignation, et des alternatives au système hégémonique capitaliste, consumériste, mercantile, extractif, agressif et d'exploitation actuel. Elles peuvent promouvoir des alternatives comme l'anticapitalisme culturel, et rejoindre des expressions traditionnelles comme de nouvelles générations de créateurs.

Les bibliothèques n'ont pas à s'auto-limiter à la sphère culturelle ou informationnelle. Puisqu'elles sont, ou devraient être, des sujets politiques actifs au sein de leurs sociétés et communautés, elles peuvent soutenir certains des points que Harvey (2014) définit comme caractéristiques de l'anticapitalisme (voir Pérez, 2014). Elles devraient plaider pour une économie à l'équilibre, où les individus cherchent, au lieu de toujours avoir envie de plus. Il est aussi nécessaire de défendre les Communs et le bien commun,

les intérêts publics et collectifs, et la vie de la communauté, contre l'appropriation, la compétition et l'accumulation.

Les bibliothèques devraient rechercher la « démondialisation » et la démocratisation de tous les biens possibles, particulièrement de l'information et de la connaissance, qui sont des éléments stratégiques et essentiels pour tous les groupes humains, mais sujets aujourd'hui à une forte marchandisation. Elles devraient aussi mettre en pratique des concepts comme l'éco-efficacité et le biomimétisme.

En bref, les bibliothèques devraient embrasser un rôle activiste et militant (dans certains cas, il leur faudrait apprendre ces rôles car ils ont été éludés pendant longtemps) ; et leurs locaux, collections et expertises devraient être utilisés pour inspirer, encourager et soutenir les changements sociaux, économiques et politiques dans leurs communautés. Car les bibliothèques sont des lieux où la politique est mise en pratique chaque jour (Civallero, 2016). Tout ce qui a lieu dans les bibliothèques est politique : des personnes travaillant ensemble, renforçant leurs positions, se soutenant les unes les autres, construisant les fondations de leurs châteaux en Espagne, s'organisant, prenant soin les unes des autres, défendant leurs droits, participant, délibérant, décidant... et décroissant. ■

Elles [les bibliothèques] devraient plaider pour une économie à l'équilibre, où les individus cherchent, au lieu de toujours avoir envie de plus